



Ce scénario est une hybridation entre le roman de Jules Verne « Le Château des Carpathes¹ » et « The Steel soprano » un scénario Falkenstein tiré de la revue anglaise « White Wolf Inphobia ». L'association me semblait intéressante et j'espère qu'elle vous enchantera.

Julian Pondaven – Août 2002

¹ Le château des Carpathes. Collection Libro – Le livre à 10 francs ou sur <http://jv.gilead.org.il/bage/carpathes/>

Prologue

« La famille des comtes de Télék, l'une des plus anciennes et des plus illustres de la Roumanie, y tenait déjà un rang considérable avant que le pays eût conquis son indépendance vers le commencement du XVI^e siècle. Mêlé à toutes les péripéties politiques qui forment l'histoire de ces provinces, le nom de cette famille s'y est inscrit glorieusement.

Pendant son enfance, Franz n'avait jamais quitté le château patrimonial, où demeuraient le comte et la comtesse de Télék. Les descendants de cette famille jouissaient d'une grande considération et ils faisaient un généreux usage de leur fortune. Menant la vie large et facile de la noblesse des campagnes, c'est à peine s'ils quittaient le domaine de Krajowa une fois l'an, lorsque leurs affaires les appelaient à la bourgade de ce nom, bien qu'elle ne fût distante que de quelques milles. Ce genre d'existence influa nécessairement sur l'éducation de leur fils unique, et Franz devait longtemps se ressentir du milieu où s'était écoulée sa jeunesse. Il n'eut pour instituteur qu'un vieux prêtre italien, qui ne put rien lui apprendre que ce qu'il savait, et il ne savait pas grand-chose. Aussi l'enfant, devenu jeune homme, n'avait-il acquis que de très insuffisantes connaissances dans les sciences, les arts et la littérature contemporaine. Chasser avec passion, courir nuit et jour à travers les forêts et les plaines, poursuivre cerfs ou sangliers, attaquer, le couteau à la main, les fauves des montagnes, tels furent les passe-temps ordinaires d'un jeune comte, lequel, étant très brave et très résolu, accomplit de véritables prouesses en ces rudes exercices.

La comtesse de Télék mourut, quand son fils avait peine quinze ans, et il n'en comptait pas vingt et un lorsque le comte périt dans un accident de chasse. La douleur du jeune Franz fut extrême. Comme il avait pleuré sa mère, il pleura son père. L'un et l'autre venait de lui être enlevés en peu d'années. (...) Le jeune comte resta encore trois années au château de Krajowa, d'où il ne voulait point sortir. Il y vécut sans chercher à se créer aucune relation extérieure à peine alla-t-il une ou deux fois à Bucarest, parce que certaines affaires l'y obligeaient. Ce n'étaient d'ailleurs que de courtes absences, car il avait hâte de revenir à son domaine. Cependant cette existence ne pouvait toujours durer, Franz finit par sentir le besoin d'élargir un horizon qui se limitait étroitement aux montagnes roumaines et s'envoler au-delà. Le jeune comte avait environ vingt-trois ans, lorsqu'il prit la résolution de voyager. Sa fortune devait lui permettre de satisfaire largement ses nouveaux goûts. Un jour, il abandonna le château de Krajowa à ses serviteurs, et quitta le pays valaque. Il emmenait avec lui Rotzko, un ancien soldat roumain, depuis dix ans déjà au service de la famille de Télék, le compagnon de toutes ses expéditions de chasse. C'était un homme de courage et, de résolution, entièrement dévoué à ses maîtres. L'intention du jeune comte était de visiter l'Europe, en séjournant quelques mois dans les capitales et les villes importantes du continent. Il estimait, non sans raison que son instruction, qui n'avait été qu'ébauchée au château de Krajowa, pourrait se compléter par les enseignements d'un voyage, dont il avait soigneusement préparé le plan. Ce fut l'Italie que Franz de Télék voulut visiter d'abord car il parlait assez couramment la langue italienne que le vieux prêtre lui avait appris. L'attrait de cette terre, si riche de souvenirs et vers laquelle il se sentait préférablement attiré, fut tel qu'il y demeura quatre ans. Il ne quittait Venise que pour Florence, Rome que pour Naples, revenant sans cesse à ces centres artistiques, dont il ne pouvait s'arracher. La France, l'Allemagne, l'Espagne, la Russie, l'Angleterre, il les verrait plus tard, il les étudierait même avec plus de profit -lui semblait-il- lorsque l'âge aurait mûri ses idées. Au contraire, il fallait avoir toute l'effervescence de la jeunesse pour goûter le charme des grandes cités italiennes. Franz de Télék avait vingt-sept ans, lorsqu'il vint à Naples pour la dernière fois. Il ne comptait y passer que quelques jours, avant de se rendre en Sicile. C'est par l'exploration de l'ancienne Trinacria qu'il voulait terminer son voyage; puis, il retournerait au château de Krajowa afin d'y prendre une année de repos. Une circonstance inattendue allait non seulement changer ses dispositions, mais décider de sa vie et en modifier le cours. Pendant ces quelques années vécues en Italie, si le jeune comte avait médiocrement gagné du côté des sciences pour lesquelles il ne se sentait aucune aptitude, du moins le sentiment du beau lui avait-il été révélé comme à un aveugle la lumière. L'esprit largement ouvert aux splendeurs de l'art, il s'enthousiasmait devant les chefs-d'œuvres de la peinture, lorsqu'il visitait les musées de Naples, de Venise, de Rome et de Florence. En même temps, les théâtres lui avaient fait connaître les œuvres lyriques de cette époque, et il

s'était passionné pour l'interprétation des grands artistes. Ce fut lors de son dernier séjour à Naples, et dans les circonstances particulières qui vont être rapportées, qu'un sentiment d'une nature plus intime, d'une pénétration plus intensive, s'empara de son cœur. Il y avait à cette époque au théâtre San-Carlo une célèbre cantatrice, dont la voix pure, la méthode achevée, le jeu dramatique, faisaient l'admiration des dilettanti. Jusqu'alors la Stilla n'avait jamais recherché les bravosi de l'étranger, et elle ne chantait pas d'autres musiques que la musique italienne, qui avait repris le premier rang dans l'art de la composition. Le théâtre de Carignan à Turin, la Scala à Milan, la Fenice à Venise, le théâtre Alfieri à Florence, le théâtre Apollo à Rome, San-Carlo à Naples, la possédaient tour à tour, et ses triomphes ne lui laissaient aucun regret de n'avoir pas encore paru sur les autres scènes de l'Europe.(...) Cependant, cette grande artiste qui reproduisait avec une telle perfection les accents de la tendresse, les sentiments les plus puissants de l'âme, jamais, disait-on, son cœur n'en avait ressenti les effets. Jamais elle n'avait aimé, jamais ses yeux n'avaient répondu aux mille regards qui l'enveloppaient sur la scène. Il semblait qu'elle ne voulait vivre que dans son art et uniquement pour son art. Dès la première fois qu'il vit la Stilla, Franz éprouva les entraînements irrésistibles d'un premier amour. Aussi, renonçant au projet qu'il avait formé de quitter l'Italie, après avoir visité la Sicile, résolut-il de rester à Naples jusqu'à la fin de la saison. Comme si quelque lien invisible, qu'il n'aurait pas eu la force de rompre, l'eût attaché à la cantatrice, il était de toutes ces représentations que l'enthousiasme du public transformait en véritables triomphes. Plusieurs fois, incapable de maîtriser sa passion, il avait essayé d'avoir accès près d'elle; mais la porte de la Stilla demeura impitoyablement fermée pour lui comme pour tant d'autres de ses fanatiques admirateurs. Il suit de là que le jeune comte fut bientôt le plus à plaindre des hommes. Ne pensant qu'à la Stilla, ne vivant que pour la voir et l'entendre, ne cherchant pas à se créer des relations dans le monde où l'appelaient son nom et sa fortune, sous cette tension du cœur et de l'esprit, sa santé ne tarda pas à être sérieusement compromise. Et que l'on juge de ce qu'il aurait souffert, s'il avait eu un rival. Mais, il le savait, nul n'aurait pu lui porter ombrage pas même un certain personnage assez étrange, dont les péripéties de cette histoire exigent que nous fassions connaître les traits et le caractère. C'était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, on le supposait, du moins, lors du dernier voyage de Franz de Télék à Naples. Cet être peu communicatif paraissait affecter de se tenir en dehors de ces conditions sociales qui sont acceptées des hautes classes. On ne savait rien de sa famille, de sa situation, de son passé. On le rencontrait aujourd'hui à Rome, demain à Florence, et, il faut le dire, suivant que la Stilla était à Florence ou à Rome. En réalité, on ne lui connaissait qu'une passion : entendre la prima donna d'un si grand renom, qui occupait alors la première place dans l'art du chant. Si Franz de Télék ne vivait plus que pour la Stilla depuis le jour où il l'avait vue sur le théâtre de Naples, il y avait six ans déjà que cet excentrique dilettante ne vivait plus que pour l'entendre, et il semblait que la voix de la cantatrice fût devenue nécessaire à sa vie comme l'air qu'il respirait. Jamais il n'avait cherché à la rencontrer ailleurs qu'à la scène, jamais il ne s'était présenté chez elle ni ne lui avait écrit. Mais, toutes les fois que la Stilla devait chanter, sur n'importe quel théâtre d'Italie, on voyait passer devant le contrôle un homme de taille élevée, enveloppé d'un long pardessus sombre, coiffé d'un large chapeau lui cachant la figure. Cet homme se hâtait de prendre place au fond d'une loge grillée, préalablement louée pour lui. Il y restait enfermé, immobile et silencieux, pendant toute la représentation. Puis, dès que la Stilla avait achevé son air final, il s'en allait furtivement, et aucun autre chanteur, aucune autre chanteuse, n'auraient pu le retenir; il ne les eût pas même entendus. Quel était ce spectateur si assidu ? La Stilla avait en vain cherché à l'apprendre. Aussi, étant d'une nature très impressionnable, avait-elle fini par s'effrayer de la présence de cet homme bizarre frayeur irraisonnée quoique très réelle en somme. Bien qu'elle ne pût l'apercevoir au fond de sa loge, dont il ne bousait jamais la grille, elle le savait là, elle sentait son regard impérieux fixé sur elle, et qui la troublait à ce point qu'elle n'entendait même plus les bravos dont le public accueillait son entrée en scène. Il a été dit que ce personnage ne s'était jamais présenté à la Stilla. Mais s'il n'avait pas essayé de connaître la femme nous insisterons particulièrement sur ce point, tout ce qui pouvait lui rappeler l'artiste avait été l'objet de ses constantes attentions. C'est ainsi qu'il possédait le plus beau des portraits que le grand peintre Michel Gregorio eût fait de la cantatrice,

passionnée, vibrante, sublime, incarnée dans l'un de ses plus beaux rôles, et ce portrait, acquis au poids de l'or, valait le prix dont l'avait payé son admirateur. Si cet original était toujours seul, lorsqu'il venait occuper sa loge aux représentations de la Stilla, s'il ne sortait jamais de chez lui que pour se rendre au théâtre, il ne faudrait pas en conclure qu'il vécut dans un isolement absolu. Non, un compagnon, non moins hétéroclite que lui, partageait son existence. Cet individu s'appelait Orfanik. Quel âge avait-il, d'où venait-il, où était-il né ? Personne n'aurait pu répondre à tes trois questions. A l'entendre car il causait volontiers, il était un de ces savants méconnus, dont le génie n'a pu se faire jour, et qui ont pris le monde en aversion. On supposait, non sans raison, que ce devait être quelque pauvre diable d'inventeur que soutenait largement la bourse du riche dilettante..... Ces deux types, l'étrange mélomane et le non moins, étrange Orfanik, étaient fort connus, du moins autant qu'ils pouvaient l'être, en ces villes d'Italie, où les appelait régulièrement la saison théâtrale. Ils avaient le privilège d'exciter la curiosité publique, et, bien que l'admirateur de la Stilla eût toujours repoussé les reporters et leurs indiscrètes interviews, on avait fini par connaître son nom et sa nationalité. Ce personnage était d'origine roumaine, et, lorsque Franz de Télék demanda comment il s'appelait, on lui répondit : « Le baron Rodolphe de Gortz ». Les choses en étaient là à l'époque où le jeune comte venait d'arriver à Naples. Depuis deux mois, le théâtre San-Carlo ne désemplissait pas, et le succès de la Stilla s'accroissait chaque soir. Jamais elle ne s'était montrée aussi admirable dans les divers rôles de son répertoire, mais elle n'avait provoqué de plus enthousiastes ovations. A chacune de ces représentations, tandis que Franz occupait son fauteuil à l'orchestre, le baron de Gortz, caché dans le fond de sa loge, s'absorbait dans ce chant exquis, s'imprégnait de cette voix pénétrante, faite de laquelle il semblait qu'il n'aurait pu vivre. Ce fut alors qu'un bruit courut à Naples, un bruit auquel le public refusait de croire, mais qui finit par alarmer le monde des dilettanti. On disait que, la saison achevée, la Stilla allait renoncer au théâtre. Quoi! dans toute la possession de son talent, dans toute la plénitude de sa beauté, à l'apogée de sa carrière d'artiste, était-il possible qu'elle songeât à prendre sa retraite ? Si invraisemblable que ce fût, c'était vrai, et, sans qu'il s'en doutât, le baron de Gortz était en partie cause de cette résolution. Ce spectateur aux allures mystérieuses, toujours là, quoique invisible derrière la grille de sa loge, avait fini par provoquer chez la Stilla une émotion nerveuse et persistante, dont elle ne pouvait plus se défendre. Dès l'entrée en scène, elle se sentait impressionnée à un point que ce trouble, très apparent pour le public, avait altéré peu à peu sa santé. Quitter Naples, s'enfuir à Rome, à Venise, ou dans toute autre ville de la péninsule n'eût pas suffi, elle le savait, à la délivrer de la présence du baron de Gortz. Elle ne fût même pas convaincu de lui échapper, en abandonnant l'Italie pour l'Allemagne la Russie ou la France. Il la suivrait partout où elle irait se faire entendre, et, pour se délivrer de cette obsédante importunité, le seul moyen était d'abandonner le théâtre. Or, depuis deux mois déjà, avant que le bruit de retraite se fût répandu, Franz de Télék s'était décidé faire auprès de la cantatrice une démarche, dont les conséquences devaient amener, par malheur, la plus irréparable des catastrophes. Libre de sa personne, nait d'une grande fortune, il avait pu se faire admettre chez Stilla et lui avait offert de devenir comtesse de Télék. La Stilla n'était pas sans connaître de longue date les sentiments qu'elle inspirait au jeune comte. Elle savait que c'était un gentilhomme, auquel toute femme, même du plus haut monde, eût été heureuse de confier son bonheur. Aussi, dans la disposition d'esprit où elle se trouvait lorsque Franz de Télék lui offrit son nom, l'accueillit avec une sympathie qu'elle ne chercha point à dissimuler. Ce fut avec une entière foi dans ses sentiments qu'elle consentit à devenir la femme du comte de Télék, et sans regret d'avoir à quitter la carrière dramatique. La nouvelle était donc vraie, la Stilla ne reparaitrait plus sur aucun théâtre, dès que la saison du San-Carlo aurait pris fin. Son mariage, dont on avait eu quelques soupçons, fut alors donné comme certain. On le pense, cela produisit un effet prodigieux non seulement parmi le monde artiste, mais aussi dans le grand monde d'Italie. Après avoir refusé de croire à la réalisation de ce projet, il fallut pourtant s'y rendre. Jalousies et haines se dressèrent alors contre le jeune comte qui ravissait à son art, à ses succès, à l'idolâtrie des dilettanti, la plus grande cantatrice de l'époque. Il en résulta des menaces personnelles à l'adresse de Franz de Télék menaces dont le jeune homme ne se préoccupa pas un instant. Mais, s'il en fut ainsi dans le public, que l'on imagine ce que dut

éprouver le baron Rodolphe de Gortz à la pensée que la Stilla allait lui être enlevée, qu'il perdrait avec elle tout ce qui l'attachait à la vie. Le bruit se répandit qu'il tenta d'en finir par le suicide. Ce qui est certain, c'est qu'à partir de ce jour, on cessa de voir Orfanik courir les rues de Naples. Ne quittant plus le baron Rodolphe, il vint même plusieurs fois s'enfermer avec lui dans cette loge de San-Carlo que le baron occupait à chaque représentation ce qui ne lui était jamais arrivé, étant absolument réfractaire, comme tant d'autres savants, au charme de la musique. Cependant les jours s'écoulaient, l'émotion ne se calmait pas, et elle allait être portée au comble le soir où la Stilla ferait sa dernière apparition sur le théâtre. C'était dans le superbe rôle d'Angélica, d'Orlando, ce chef-d'œuvre du maestro Arconati, qu'elle devait adresser ses adieux au public. Ce soir-là, San-Carlo fut dix fois trop petit pour contenir les spectateurs qui se pressaient à ses portes et dont la majeure partie dut rester sur la place. On craignait des manifestations contre le comte de Télék, sinon tandis que la Stilla serait en scène, de moins lorsque le rideau baisserait sur le cinquième acte de l'opéra... Le baron de Gortz avait pris place dans sa loge, et, cette fois encore, Orfanik s'y trouvait près de lui. La Stilla parut, plus émue qu'elle ne l'avait jamais été. Elle se remit pourtant, elle s'abandonna à son inspiration, elle chanta, avec quelle perfection, avec quel incomparable talent, cela ne saurait s'exprimer. L'enthousiasme indescriptible qu'elle excita parmi les spectateurs s'éleva jusqu'au délire. Pendant la représentation, le jeune comte s'était tenu au fond de la coulisse, impatient, énervé, fiévreux, à ne pouvoir se modérer, maudissant la longueur des scènes, s'irritant des retards que provoquaient les applaudissements et les rappels. Ah! qu'il lui tardait d'arracher à ce théâtre celle qui allait devenir comtesse de Télék, et de l'emmener loin, bien loin, si loin, qu'elle ne serait plus qu'à lui, à lui seul ! Elle arriva, cette dramatique scène où meurt l'héroïne d'Orlando. Jamais l'admirable musique d'Arconati ne parut plus pénétrante, jamais la Stilla ne l'interpréta avec des accents plus passionnés. Toute son âme semblait se distiller à travers ses lèvres...Et, cependant, on eût dit que cette voix, déchirée par instants, allait se briser, cette voix qui ne devait plus se faire entendre! En ce moment, la grille de la loge du baron de Gortz s'abaissa. Une tête étrange, aux longs cheveux grisonnants, aux yeux de flamme, se montra, sa figure extatique était effrayante de pâleur, et, du fond de la coulisse, Franz l'aperçut en pleine lumière, ce qui ne lui était pas encore arrivé. La Stilla se laissait emporter alors à toute la fougue de cette enlevante strette du chant final...Elle venait de redire cette phrase d'un sentiment sublime : *Innamorata, mio cuore tremante, Voglio morire... Soudain, elle s'arrête... La face du baron de Gortz la terrifie... Une épouvante inexplicable la paralyse...Elle porte vivement la main à sa bouche, qui se rougit de sang... Elle chancelle... elle tombe...Le public s'est levé, palpitant, affolé, au comble de l'angoisse...Un cri s'échappe de la loge du baron de Gortz...Franz vient de se précipiter sur la scène, il prend la Stilla entre ses bras, il la relève... il la regarde... il l'appelle...Morte morte...s'écrie-t-il, morte... La Stilla est morte... Un vaisseau s'est rompu dans sa poitrine... Son chant s'est éteint avec son dernier soupir!*

Le jeune comte fut rapporté à son hôtel, dans un tel état que l'on craignit pour sa raison. Il ne put assister aux funérailles de la Stilla qui furent célébrées dans la plus grande discrétion.

Le soir des funérailles, un homme vint au Campo Santo Nuovo. Là, les yeux hagards, la tête inclinée, les lèvres serrées comme si elles eussent été déjà scellées par la mort, il regarda longtemps la place où la Stilla était ensevelie. Il semblait prêter l'oreille, comme si la voix de la grande artiste allait une dernière fois s'échapper de cette tombe...C'était Rodolphe de Gortz. La nuit même, le baron de Gortz, accompagné de Orfanik, quitta Naples, et, depuis son départ, personne n'aurait pu dire ce qu'il était devenu. Mais, le lendemain, une lettre arrivait à l'adresse du jeune comte. Cette lettre ne contenait que ces mots d'un laconisme menaçant: « C'est vous qui l'avez tuée!...Malheur à vous, comte de Télék ! » signé RODOLPHE DE GORTZ »

Chapitre 1 : Ou le lecteur prend connaissance des événements qui ont eu lieu précédemment

On se souvient de quel désespoir avait été saisi le baron de Gortz, lorsque le bruit s'était répandu que la Stilla avait pris la résolution de quitter le théâtre pour devenir comtesse de Télék. L'admirable talent de l'artiste, c'est-à-dire toutes ses satisfactions de dilettante, allaient lui

manquer. Ce fut alors que Orfanik lui proposa de recueillir, au moyen d'appareils phonographiques, les principaux morceaux de son répertoire que la cantatrice se proposait de chanter à ses représentations d'adieu. Ces appareils s'étaient merveilleusement perfectionnés à cette époque, et Orfanik les avait rendus si parfaits que la voix humaine n'y subissait aucune altération, ni dans son charme, ni dans sa pureté. Le baron de Gortz accepta l'offre du physicien. Des phonographes furent installés successivement et secrètement au fond de la loge grillée pendant le dernier mois de la saison. C'est ainsi que se gravèrent sur leurs plaques cavatines, romances d'opéras ou de concerts, entre autres, la mélodie de Stefano et cet air final d'Orlando qui fut interrompu par la mort de la Stilla. Voici en quelles conditions le baron de Gortz était venu s'enfermer (dans le château de ses ancêtres) au château des Carpathes, et là, chaque soir, il pouvait entendre les chants qui avaient été recueillis par ces admirables appareils.

Toutefois, le baron ruminait sa vengeance et cherchait un moyen de punir Franz de Télék. Ce fut Orfanik qui lui apporta le plan machiavélique qui devait lui permettre d'éliminer le comte Télék et par la même Ludwig II de Bavière pour le bon plaisir de Bismarck. Les recherches d'Orfanik lui permirent non seulement de conserver parfaitement l'enregistrement de la voix de la Stilla mais aussi de la prolonger jusque dans des gammes si haute qu'elle devenait létale pour tout être vivant qui l'entendrait. Faisant venir dans les dépendances du Château, plusieurs ingénieurs européens, spécialistes des automates, ils réussirent à créer un automate, copie conforme de la Stilla, abritant en son sein un chant de mort.

Ainsi, la mise au point technique terminée, le baron de Gortz et Orfanik programmèrent deux représentations de la Stilla à Naples et à Vienne, à une semaine d'intervalle, afin d'obtenir l'indispensable présence du comte de Télék et attirer la curiosité de Ludwig II, grand amateur d'opéra.

Chapitre 2 : Une soirée au théâtre

Naples le 31 octobre 1871 (la nuit de la Toussaint, 5 ans après la mort de la Stilla), nos personnages sont en villégiature dans le plus luxueux hôtel de la ville. Le petit salon ne cesse de parler de la représentation de la Stilla, cette fabuleuse cantatrice, qui sera en représentation ce soir au théâtre San Carlo. Tout l'entourage des personnages voudraient obtenir une invitation, car il s'agit ce soir d'une des deux représentations de la Stilla après plusieurs années d'absence et toute la haute société napolitaine sera là ce soir. Malheureusement nos personnages n'ont pas pu obtenir de place, pas même au marché noir.

Mais alors qu'ils commencent à se résigner, le majordome de l'hôtel leur apporte une lettre sur laquelle ils pourront lire :

Cher Madame, Cher Monsieur,

Nous n'avons pas eu le plaisir d'être présenté, mais je sais de source sur que vous êtes de véritable gentlemen et ladies et que vous n'hésitez pas à aider un cœur dans la tourmente. Car l'affaire est grave et, une dame est en extrême danger. C'est pourquoi je fais appel à vous. Je vous prie de bien vouloir me rencontrer ce soir au Théâtre San Carlo. Puisse dieu m'accorder une seconde chance.

Comte Franz de Télék

PJ : autant de place pour le théâtre qu'il y a de personnages

Si les personnages se renseignent sur le porteur de la missive, le majordome leur décrira Rotzko.

Gageons que les personnages se rendront au théâtre dans leur plus beaux atours. La représentation sera bien évidemment exceptionnelle et les personnages seront sous le charme de la Stilla. C'est un peu avant à la fin de l'opéra que Franz Télék entrera dans la loge des personnages. Il sera dans un fauteuil roulant poussé par Rotzko (le baron de Gortz s'est arrangé pour immobiliser son adversaire en organisant un accident de cheval) et apparaîtra aux personnages comme quelqu'un de passionné

et effrayé à la fois. Il leur expliquera que la Stilla est sa fiancée et qu'elle a disparu mystérieusement voilà cinq ans. Dès qu'il a appris son retour à Naples il s'est précipité au théâtre, mais elle n'a voulu ni le recevoir, ni répondre à ses messages. Il est persuadé qu'elle est prisonnière de quelqu'un, voir sous une influence magique ou quelque chose de ce style, et demande aux personnages de lui transmettre un message et d'obtenir des renseignements sur sa situation, afin de faire intervenir la police.

Ne doutons pas que les personnages écouteront la détresse d'un homme, et tenteront de rentrer dans la loge de la Stilla. Celle-ci est gardée par devant, par deux grands gaillards de type roumain qui refluent de manière ferme la horde des admirateurs napolitains. Par l'arrière du théâtre, les personnages pourront apercevoir d'autres roumains qui embarquent dans une automotiv des caisses de matériels (l'automate de la Stilla). Les personnages pourront apercevoir sur l'automotiv un blason présentant un gant d'armure portant une épée. Il s'agit du blason de la famille de Gortz. Dès que le chargement de l'automate de la Stilla sera fini, les roumains partiront vers la gare direction Budapest, tandis que le reste de la troupe prendra le train dans la nuit pour Vienne.

De retour dans leur loge, les personnages trouveront un nouveau message du Comte qui les invite à le rejoindre dans l'heure au Campo Santo Nuovo de Naples.

Chapitre 3 : Rencontre au Cimetière

« Au cimetière du Campo Santo Nuovo, où la cantatrice fut inhumée, on ne lit que ce nom sur un marbre blanc : STILLA. »

Le Campo Santo Nuovo est en fait un cimetière, mais laissez plutôt les personnages le découvrir sur place. Autant dire qu'il n'y a personne à cette heure-ci et que le cimetière dégage une bien lugubre atmosphère pour une nuit de la Toussaint. Les personnages trouveront sans difficultés le comte de Télék et Rotzko devant une tombe sur laquelle ils pourront lire Stilla – 1866.

Déchiré par le chagrin, le comte s'excusera d'avoir menti aux personnages et leur racontera l'histoire tragique de son amour pour la Stilla. Enfin, le comte leur demandera de bien vouloir l'aider à retrouver son amour et découvrir ce qui se cache derrière sa réapparition.

Si les personnages lui décrivent le blason, le comte de Télék deviendra vert de rage et leur apprendra qu'il s'agit du blason du baron de Gortz. Il prendra congés d'eux effondré et leur donnera l'adresse de l'hôtel où il réside.

Si les personnages lui posent la question, il leur racontera qu'ils leur ont été franchement recommandé par une connaissance de leur vague connaissance.

Ndr : Il peut s'avérer cocasse d'instiller durant cette scène le doute dans l'esprit des personnages quant à la nature de la Stilla, voire du comte et du baron. De là à ce que les personnages pensent qu'il s'agit d'une vendetta entre vampire...

Chapitre 4 : Découverte de la Transylvanie

Le lendemain matin, les personnages pourront mener leur enquête sur cette affaire où bon leur semble, mais l'indice le plus intéressant sera la lecture dans le Times d'un article signé d'Abraham Stoker relatant d'étrange événement concernant un château habité par un diable chantant des opéras italien à Wreist en Transylvanie. En se renseignant, à l'université de Naples par exemple, les personnages apprendront que le territoire de Wreist abrite la demeure ancestrale de la famille de Gortz....

Ndr : une enquête sur la Stilla, notamment dans le milieu de l'opéra, révélera que les gens ont oublié sa mort (les cinq dernières années ont été particulièrement agitée en Italie) ou encore l'ont prise pour une mise en scène ou une lubie d'artiste.

Parions que nos personnages voudront partir pour Wreist le plus rapidement possible, après avoir donné rendez vous au Comte de Télék à Vienne dans 10 jours.

Le voyage en train durera 6 jours (Romes, Florence, Milan, Munich, Vienne, Bratislava) pour un terminus à Budapest. Pendant deux jours, le reste du voyage se continuera en diligence, successivement de plus en plus rustique avec une clientèle de plus rurale.

C'est d'ailleurs au contact d'autres voyageurs que les personnages pourront approfondir leur connaissance de la Transylvanie,...

« Curieux fragment de l'empire d'Autriche, cette Transylvanie, «l'Erdely» en magyar, c'est-à-dire «le pays des forêts». Elle est limitée par la Hongrie au nord, la Valachie au sud, la Moldavie à l'ouest. Etendue sur soixante mille kilomètres carrés, soit six millions d'hectares –à peu près le neuvième de la France -, c'est une sorte de Suisse, mais de moitié plus vaste que le domaine helvétique, sans être plus peuplée. Avec ses plateaux livrés à la culture, ses luxuriantes pâturages, ses vallées capricieusement dessinées, ses cimes sourcilieuses, la Transylvanie, zébrée par les ramifications d'origine plutonique des Carpathes, est sillonnée de nombreux cours d'eau qui vont grossir la Theiss et ce superbe Danube, dont les Portes de Fer, à quelques milles au sud, ferment le défilé de la chaîne des Balkans sur la frontière de la Hongrie et de l'Empire ottoman. Tel est cet ancien pays des Daces, conquis par Trajan au premier siècle de l'ère chrétienne. L'indépendance dont il jouissait sous Jean Zapolý et ses successeurs jusqu'en 1699 prit fin avec Léopold 1er, qui l'annexa à l'Autriche. Mais, quelle qu'ait été sa constitution politique, il est resté le commun habitat de diverses races qui s'y coudoient sans se fusionner, les Valaques ou Roumains, les Hongrois, les Tsiganes, les Szeklers d'origine moldave, et aussi les Saxons que le temps et les circonstances finirent par « magyariser » au profit de l'unité transylvaine. »

des légendes qui y courent...

« Château abandonné, château hanté, château visionné, les vives et ardentes imaginations l'ont bientôt peuplé de fantômes, les revenants y apparaissent, les esprits y reviennent aux heures de la nuit. Ainsi se passent encore les choses au milieu de certaines contrées superstitieuses de l'Europe, et la Transylvanie peut prétendre au premier rang parmi elles. (...) Ils affirmaient, «avec preuves à l'appui», que les loups-garous courent la campagne, que les vampires, appelés stryges, parce qu'ils poussent des cris de strygies, s'abreuvent de sang humain, que les « staffii » errent, à travers les ruines et deviennent malfaisants, si on oublie de leur porter chaque, soir le boire et le manger. Il y a des fées, des « babes », qu'il faut se garder de rencontrer le mardi ou le vendredi, les deux plus mauvais jours de la semaine. Aventurez vous donc dans les profondeurs de ces forêts du comitat, forêts enchantées, où se cachent les « balauri », ces dragons gigantesques, dont les mâchoires se distendent jusqu'aux nuages, les « zmei » aux ailes démesurées, qui enlèvent les filles de sang royal et même celles de moindre lignée, lorsqu'elles sont jolies! Voilà nombre de monstres redoutables, semble-t-il, et quel est le bon génie que leur oppose l'imagination populaire ? Nul autre que le «selpi de casa »,le serpent du foyer domestique, qui vit familièrement au fond de l'âtre, et dont le paysan achète l'influence salutaire en le nourrissant de son meilleur lait. »

et plus spécialement du château de Wreist.

« Or, si jamais burg fut aménagé pour servir de refuge aux hôtes de cette mythologie roumaine, n'est-ce pas le château des Carpathes ? Sur ce plateau isolé, qui est inaccessible, excepté par la gauche du col de Vulkan, il n'était pas douteux qu'il abritât des dragons, des fées, des stryges, peut-être aussi quelques revenants de la famille des barons de Gortz. De là une réputation de mauvais aloi, très justifiée, disait-on. Quant à se hasarder à le visiter, personne n'y eût songé. Il répandait autour de lui une épouvante épidémique, comme un marais insalubre répand des miasmes pestilentiels. Rien qu'à s'en rapprocher d'un quart de mille, c'eût été risquer sa vie en ce monde et son salut dans l'autre. »

Ndr : Il n'est pas inconcevable qu'au cours d'une nuit de voyage (dans le train, dans une auberge, pris en stop suite à un accident de diligence,...), les personnages croisent le comte Vlad Tepes,

prince de Valachie, descendant direct de Gengis Khan, plus connu sous le nom de Comte Dracula. Cette partie du scénario n'étant pas directement lié à l'intrigue principale, je laisse à l'hôte le soin de développer cette partie selon son humeur.

Chapitre 5 : Le village de Werst

« Le village de Werst a si peu d'importance que la plupart des cartes n'en indiquent point la situation. Dans le rang administratif, il est même au-dessous de son voisin, appelé Vulkan, du nom de la portion de ce massif de Plesa sur lequel ils sont pittoresquement juchés tous les deux. A l'heure actuelle, l'exploitation du bassin minier a donné un mouvement considérable d'affaires aux bourgades de Petroseny, de Livadzel et autres, distantes de quelques milles. Ni Vulkan ni Werst n'ont recueilli le moindre avantage de cette proximité d'un grand centre industriel; ce que ces villages étaient, il y a cinquante ans, ce qu'ils seront sans doute dans un demi-siècle, ils le sont à présent; et, suivant Elisée Reclus, une bonne moitié de la population de Vulkan ne se compose « que d'employés chargés de surveiller la frontière, douaniers, gendarmes, commis du fisc et infirmiers de la quarantaine ». Supprimez les gendarmes et les commis du fisc, ajoutez une proportion un peu plus forte de cultivateurs, et vous aurez la population de Werst, soit quatre à cinq centaines d'habitants. C'est une rue, ce village, rien qu'une large rue, dont les pentes brusques rendent la montée et la descente assez pénibles. Elle sert de chemin naturel entre la frontière valaque et la frontière transylvaine. Par là passent les troupeaux de bœufs, de moutons et de porcs, les marchands de viande fraîche, de fruits et de céréales, les rares voyageurs qui s'aventurent par le défilé, au lieu de prendre les railways de Kolosvar et de la vallée du Maros.

Bien comptées, une soixantaine de maisons, irrégulièrement accroupies sur l'unique rue, coiffées d'un capricieux toit dont le faitage déborde les murs de pisé, la façade vers le jardin, un grenier à lucarne pour étage, une grange délabrée pour annexe, une étable toute de guingois, couverte en pailis, ça et là un puits surmonté d'une potence à laquelle pend une seille, deux ou trois mares qui « fuient » pendant les orages, des ruisselets dont les ornières tortillées indiquent le cours, tel est ce village de Werst, bâti sur les deux côtés de la rue, entre les obliques talus du col.

Ce n'est ni l'allemand ni le hongrois que l'on parle à Werst, non plus qu'en toute cette portion de la Transylvanie: c'est le roumain, même chez quelques familles tsiganes, établies plutôt que campées dans les divers villages du comitat. Ces étrangers prennent la langue du pays comme ils en prennent la religion. Ceux de Werst forment une sorte de petit clan, sous l'autorité d'un voïvode, avec leurs cabanes, leurs « barakas » à toit pointu, leurs légions d'enfants, bien différents par les mœurs et la régularité de leur existence de ceux de leurs congénères qui errent à travers l'Europe. Ils suivent même le rite grec, se conformant à la religion des chrétiens au milieu desquels ils se sont installés. En effet, Werst a pour chef religieux un, pope, qui réside à Vulkan, et qui dessert deux villages séparés seulement d'un demi-mille. La civilisation est comme l'air ou l'eau. Partout où un passage -ne fût-ce qu'une fissure- lui est ouvert, elle le pénètre et modifie les conditions d'un pays. D'ailleurs, il faut le reconnaître, aucune fissure ne s'était encore produite à travers cette portion méridionale des Carpathes. Puisque Elisée Reclus a pu dire de Vulkan « qu'il est le dernier poste de la civilisation dans la vallée de la Sil valaque », on ne s'étonnera pas que Werst fût l'un des plus arriérés villages du comitat de Kolosvar. Comment en pourrait-il être autrement dans ces endroits où chacun naît, grandit, meurt, sans les avoir jamais quittés ! »

L'arrivée au village de Werst se fera le soir du huitième jour par une nuit froide et venteuse après une route défoncée où nul autre voyageur ne s'est aventuré. Le village sera désert et personne n'accueillera les personnages qui auront bien du mal à convaincre l'aubergiste qu'ils ne sont pas des revenants. A l'intérieur de l'auberge, l'ambiance sera à l'image de l'accueil puisqu'aucun consommateur n'est présent. Après un léger repas apparaîtra Bram Stocker heureux de revoir des néo-européens. Suivront le biro Koltz venu réclamer la taxe de passage. Il sera accompagné d'Hermod le magister et de Frik le berger. Après une ou deux bouteilles de rakiou (eau de vie), les langues se délieront et les personnages pourront apprendre l'histoire de la famille de Gortz, sa « mort » présumé, et le départ il y a deux jours d'une expédition à destination du château, composée

de Nick deck le forestier et Patak le médecin. Malgré leurs conseils, le jeune forestier n'a rien voulu savoir et le biro craint, au grand désespoir de sa fille, qu'il n'ait rencontré le diable.

Cette discussion dans une atmosphère fantastique en dehors du monde civilisé sera interrompu par les cris stridents d'une jeune femme. L'esprit un peu embrumé par le rakiou, les personnages découvriront Marietta évanouie sur le seuil de sa maison, un monstre bossu à quatre jambes penché sur elle. En réalité il s'agit du docteur Patak qui ramène Nick inconscient sur son dos et qui a fait peur à la jeune fille. La nouvelle se répandra rapidement dans le village et l'auberge se retrouvera encombrée de villageois questionnant Patak. Ce dernier racontera qu'il a vu les feux de l'enfer danser autour du burg avant que Nick ne soit ensorcelé par un démon et qu'ils ne s'échappent de justesse. En fait Nick et Patak auront été victimes des machines diaboliques d'Orfanic qui grâce à un micro émetteur-récepteur situé dans l'auberge était au courant de leur venue. Nick ne se réveillera pas avant le départ des personnages. Bien sur plus de la moitié du récit du Dr Patak est imaginé car celui-ci était caché, la peur au ventre.

Si les joueurs annoncent ouvertement leur intention de se rendre au burg, une voix gutturale (Orfanik) se fera entendre :

« (nom d'un personnage) ne va pas demain au burg !.....N'y va pas...ou il t'arrivera malheur ! »

Cela aura pour effet de vider l'auberge...

Bram Stocker proposera le soir même d'accompagner les personnages.

Ndr : la présence de Marietta, jeune vierge blonde vous permettra d'amplifier cette ambiance « bal des vampires ».

Chapitre 6 : A l'assaut du Château

« Qu'il s'agisse de roches entassées par la nature aux époques géologiques, après les dernières convulsions du sol, ou de constructions dues à la main de l'homme, sur lesquelles a passé le souffle du temps, l'aspect est à peu près semblable, lorsqu'on les observe à quelques milles de distance. Ce qui est pierre brute et ce qui a été pierre travaillée, tout cela se confond aisément. De loin, même couleur, mêmes linéaments, mêmes déviations des lignes dans la perspective, même uniformité de teinte sous la patine grisâtre des siècles. Il en était ainsi du burg -autrement dit du château des Carpathes. En reconnaître les formes indécises sur ce plateau d'Orgall, qu'il couronne à la gauche du col de Vulkan, n'eût pas été possible. Il ne se détache point en relief de l'arrière-plan des montagnes. Ce que l'on est tenté de prendre pour un donjon n'est peut-être qu'un morne pierreux. Qui le regarde croit apercevoir les créneaux d'une courtine, où il n'y a peut-être qu'une crête rocheuse. Cet ensemble est vague, flottant, incertain. Aussi, à en croire divers touristes, le château des Carpathes n'existe-t-il que dans l'imagination des gens du comitat. Evidemment, le moyen le plus simple de s'en assurerait de faire prix avec un guide de Vulkan ou de Werst, de remonter le défilé, de gravir la croupe, de visiter l'ensemble de ces constructions. Seulement, un guide, c'est encore moins commode à trouver que le chemin qui mène au burg. En ce pays des deux Sils, personne ne consentirait à conduire un voyageur, et pour n'importe quelle rémunération, au château des Carpathes. (...) A huit ou neuf cents pieds en arrière du col de Vulkan, une enceinte, couleur de grès, lambrissée d'un fouillis de plantes lapidaires, et qui s'arrondit sur une périphérie de quatre à cinq cents toises, en épousant les dénivellations du plateau; à chaque extrémité, deux bastions d'angle dont celui de droite, sur lequel poussait le fameux hêtre est encore surmonté d'une maigre échaugette ou guérit à toit pointu; à gauche, quelques pans de murs étagés de contreforts ajourés, supportant le campanile d'une chapelle, dont la cloche fêlée se met en branle par les fortes bourrasques au grand effroi des gens de la contrée; a milieu, enfin, couronné de sa plate-forme à créneaux, un lourd donjon, à trois rangs de fenêtres maillées de plomb et dont le premier étage est entouré d'une terrasse circulaire; sur la plate-forme, une longue tige métallique agrémentée du virolet féodal, sorte de girouette soudé par la rouille, et qu'un dernier coup de galerne avait fixé au sud-est. Quant à ce que renfermait cette enceinte, rompue en maints endroits, s'il existait quelque bâtiment habitable l'intérieur, si un pont-levis et une poterne permettaient d'y pénétrer, on l'ignorait depuis nombre d'années. En réalité, bien que le château des Carpathes fût mieux conservé

qu'il n'en avait l'air, une contagieuse épouvante, doublé de superstition, le protégeait non moins que l'avaient peut faire autrefois ses basilics, ses sautereaux, ses bombardesses couleuvrines, ses tonnoires et autres engins d'artillerie des vieux siècles. »

Au petit matin, après un bol de rakiou et avoir réglé leurs notes (si si l'aubergiste insiste), les personnages entameront l'escalade du château. Aucun villageois, ne voudra les accompagner avec pour conséquence de sérieuses difficultés à suivre la piste dans une forêt de conifères particulièrement sombre et lugubre. En fin d'après-midi, ils apercevront un moulin à l'intérieur duquel ils trouveront cinq cadavres, quatre humains et un nain. Leur mort remonte à peu près à 24 heures mais ils ne portent sur eux aucune marque de violence. Ils s'agit là des ingénieurs et mécaniciens néo-européen employés par Orfanik pour construire et entretenir l'automate. Orfanik désireux de se débarrasser de toute preuve les a tué en utilisant la voix de la Stilla. La fouille du moulin apprendra aux personnages que les habitants y ont logé un bon moment mais que leurs affaires de voyages étaient prêtes. Par ailleurs, le moulin semble avoir servi d'atelier. Une bonne observation leur apprendra qu'une charrette aura quitté le moulin dernièrement.

Mais tandis que les personnages examinent la maison, la nuit tombe, et avec elle s'élève le hurlement des loups. Les personnages seront à partir de ce moment là serrés de plus en plus près par les loups. Ceux ci les acculeront jusqu'au pied du château. Le pont levis étant relevé, la seule entrée possible, sans matériel d'escalade, sera le mur effondré de la crypte. Dès leur entrée, les personnages seront guidés par la voix de la Stilla vers le donjon. Détail, ils remarqueront alors la présence d'un dirigeable en haut du donjon.

Au dernier étage de celui-ci, le baron de Gortz les attendra confortablement installé dans un fauteuil, sirotant un cognac en s'imprégnant de la voix de la Stilla qui provient de derrière un paravent. Le chant interprétant Orlando d'Arconati est magnifique. L'accueil sera aimable, et le baron les invite à s'asseoir et savourer le talent de la Stilla. Mais si un des personnages s'approche du paravent, il découvre une « simple » boîte musicale et déclenche le piège : la voix atteignant des aigus insupportables plonge les personnages dans l'inconscience tandis que le baron, les oreilles protégées par des bouchons leur sourit. Le réveil sera douloureux pour les personnages (mal de tête, acouphène, vertige...) alors qu'ils sont pied et poing liés dans des fauteuils, dépouillés de leurs armes. Le baron Gortz leur révélera alors toute l'histoire et l'objectif ultime du complot à savoir assassiner le comte Franz de Télék et Ludwig II de Bavière. Enfin, il leurs annonce leur fin prochaine puisqu'il les invite à mourir avec lui en écoutant le chant de la Stilla. Il leur apprend par ailleurs que le château est piégé et que plusieurs charges d'explosifs exploseront d'ici un quart d'heure afin de supprimer toutes preuves du complot et achever d'éventuels survivants, réfractaires à la grande musique. « Mais laissons place à la grande musique... »

Les personnages en se libérant au fur et à mesure finiront par alerter le baron qui n'apprécie guère d'être dérangé et dégainera son sabre alors que les personnages subissent graduellement les effets létales du chant. La destruction, volontaire ou par accident de la boîte musicale mettra le baron hors de lui et décuclera sa fureur.

Enfin, l'impossibilité de trouver la caisse de dynamite incitera les personnages à prendre in-extremis le ballon tandis qu'un orage éclate (le paratonnerre est bien sûr situé sur le donjon), que la tour commence à s'effondrer (les charges de dynamite n'exploseront pas toute en même temps tandis que Bram Stocker sera retourné chercher son carnet d'entretien oublié dans la salle du donjon. Il s'agirait, expliquera-t-il devant les personnages un peu énervés, d'une longue série d'entretien avec un comte des Carpates qu'il désire publier dès son retour en Angleterre...

Alors que la tempête les emporte vers l'ouest, les personnages entendront le baron les maudire tandis que la tour s'effondre dans un vacarme terrifiant.

Chapitre 7 :Sauvons le Roi

S'engage alors une course contre la montre au cours de laquelle les personnages devront se surpasser aux commandes du dirigeable pour atteindre Vienne avant ce soir. Toutefois, orfanik ayant prévu un minimum de confort pour son baron, les personnages pourront trouver à bord du ballon quelques victuailles dignes de leur effort : Champagne, caviar,...

Toutefois les heures passent et l'arrivée à Vienne se fait tard, très tard, et pas forcément sans risques, la défense antiaérienne pouvant bien s'intéresser à nos héros, tandis que le ballon malmené par les événements finira par s'échouer dans les bassins du parc Prater. Dans un état vestimentaire et hygiénique lamentable, les personnages devront trouver le moyen d'échapper à la police et de trouver l'opéra Hofopern au plus vite. Parlent ils seulement allemand... ?

L'entrée de l'opéra est protégée par la garde personnelle de Louis II, mais l'entrée des coulisses est gardée par les roumains d'Orfanik. Sans être une promenade de santé, les personnages devraient trouver un subterfuge pour s'introduire dans l'opéra au moment même où la Stilla entame un air trop bien connu des personnages : la scène finale d'Orlando d'Arconati. Ils auront bien sûr l'initiative mais sera t elle suffisante alors que la garde du roi les prendra pour des anarchistes en quête d'attentat, les roumains d'Orfanik les poursuivant de leur couteau, le verre et les glaces de l'opéra explosant (dommage ce lustre de 100 Kg qui se détache), Rotzko, qui au nom de son maître, défend coûte que coûte l'intégrité de la Stilla (il croira les personnages devenus fous),...bref gageons que les personnages auront à s'occuper.

La Stilla muette, les personnages encadrés virilement par la garde, devront s'expliquer sur leur irruption dans l'opéra tandis qu'ils verront Orfanik s'échapper tranquillement de la salle leur jurant qu'il se vengera. Bien entendu une fois l'affaire éclaircie, sa majesté Louis II de Bavière leur exprimera toute sa reconnaissance et peut être s'agit il la d'une occasion d'intégrer le second pacte.

Epilogue

« Disons maintenant que le mariage de la charmante Miriota et de Nic Deck fut célébré dans la huitaine qui suivit la catastrophe. Apres que les fiancés eurent reçu la bénédiction du pape au village de Vulkan, ils revinrent à Werst, où maître Koltz leur avait réservé la plus belle chambre de sa maison. Mais, de ce que ces divers phénomènes ont été mis au jour d'une façon naturelle, il ne faudrait pas s'imaginer que la jeune femme ne croit plus aux fantastiques apparitions du burg. Nic Deck a beau la raisonner Jonas aussi, car il tient à ramener la clientèle au Roi Mathias, elle n'est point convaincue, pas plus, d'ailleurs, que ne le sont maître Koltz, le berger Frik, le magister Hermod et les autres habitants de Werst. On comptera bien des années, vraisemblablement, avant que ces braves gens aient renoncé à leurs superstitieuses croyances... »

Dramatis Personae

Conte Franz de Télék

« Le plus jeune de ces voyageurs paraissait avoir trente deux ans environ. Une taille élevée, une figure noble et belle, des yeux noirs, des cheveux châtain foncé, une Barbe brune élégamment taillée, la physionomie un peut triste mais fière, tout cela était d'un gentilhomme... Au surplus, lorsqu'il eut demandé sous quel nom il devait inscrire les deux voyageurs : « Le comte Franz de Télék, répondit le jeune homme, et son soldat Rotzko. De quel pays? De Krajowa. » Krajowa est une des principales bourgades de l'Etat de Roumanie, qui confine aux provinces transylvaines vers le sud de la chaîne des Carpathes. »

Agilité [EXC] Attraction [BON] Courage [EXC] Escrime [EXC] Conduite [FAI] Santé : 7

Rotzko

« Quant à Rotzko, homme d'une quarantaine d'années, grand, robuste, épaisse moustache, cheveux drus, poils rudes, il avait une tournure bien militaire. »

Mêlée [EXC] Escrime [EXC] Physique [BON] Tir [BON] Discrétion [FAI] Santé : 6

La Stilla

« La Stilla, alors âgée de vingt-cinq ans, était une femme d'une beauté incomparable, avec sa longue chevelure aux teintes dorées, ses yeux noirs et profonds, où s'allumaient des flammes, la pureté de ses traits, sa carnation chaude, sa taille que le ciseau d'un Praxitèle n'aurait pu former plus parfaite. Et de cette femme se dégageait une artiste sublime, une autre Malibran, dont Musset aurait pu dire aussi : Et tes chants dans les cieux emportaient la douleur! Mais cette voix que le plus aimé des poètes a célébrée en ses stances immortelles :...cette voix du cœur qui seule au cœur arrive, cette voix, c'était celle de la Stilla dans toute son inexprimable magnificence. »

Attraction [EXP] Charisme [FAI] Chant [EXT] Physique [EXC] Santé : 7

Dégât : Le chant de la Stilla provoque un point de coup par séquence de jeu, tandis qu'un niveau de difficulté est affecté graduellement toutes les deux séquences de jeu pour toutes actions.

Pour l'accompagnement de cette aventure, je vous invite à vous munir d'un opéra italien de votre choix (celui d'Orlando en priorité) ou encore de la bande son d'un film, telle Farrinelli.

Baron Rodolphe de Gortz

« Les barons de Gortz étaient seigneurs du pays depuis un temps immémorial. Ils furent mêlés à toutes ces guerres qui ensanglantèrent les provinces transylvaines; ils luttèrent contre les Hongrois, les Saxons, les Szeklers; leur nom figure dans les « cantiques », les « doïnes », où se perpétue le souvenir de ces désastreuses périodes; ils avaient pour devise le fameux proverbe valaque: *Da pe maorte!* « donne jusqu'à la mort ! » et ils donnèrent, ils répandirent leur sang pour la cause de l'indépendance - ce sang qui leur venait des Roumains leurs ancêtres.

Vers le milieu du XIXe siècle, le dernier représentant des seigneurs de Gortz était le baron Rodolphe. Né au château des Carpathes, il avait vu sa famille s'éteindre autour de lui pendant les premiers temps de sa jeunesse. A vingt deux ans, il se trouva seul au monde. Sans parents, on peut même dire sans amis, que ferait le baron Rodolphe pour occuper les loisirs de cette monotone solitude que la n'avait faite autour de lui ? Quels étaient ses goûts, ses instincts, ses aptitudes ? On ne lui en reconnaissait guère, si ce n'est une irrésistible passion pour la musique, surtout pour le chant des grands artistes de cette époque. Dès lors, abandonnant le château, déjà fort délabré, aux soins de quelques vieux serviteurs, un jour il disparut. Et, ce qu'on apprit plus tard, c'est qu'il consacrait sa fortune, qui était assez considérable, à parcourir les principaux centres lyriques de l'Europe, les théâtres de l'Allemagne, de la France, de l'Italie, où il pouvait satisfaire ses insatiables fantaisies de dilettante. Était-ce un excentrique, pour ne pas dire un maniaque ? La bizarrerie de son existence donnait lieu de le croire. Cependant, le souvenir du pays était resté profondément gravé dans le cœur du jeune baron de Gortz. Il n'avait pas oublié la patrie transylvaine au cours de ses lointaines pérégrinations. Aussi revint-il prendre part à l'une des sanglantes révoltes des paysans roumains contre l'oppression hongroise. Les descendants des anciens Daces furent vaincus, et leur territoire échut en partage aux vainqueurs. C'est à la suite de cette défaite que le baron Rodolphe quitta définitivement le château des Carpathes, dont certaines parties tombaient déjà en ruine. La mort ne tarde pas à priver le burg de ses derniers serviteurs, et il fut totalement délaissé. Quant au baron de Gortz, le bruit courut qu'il s'était patriotiquement joint au fameux Rosza Sandor, un ancien détrompeur de grande route, dont la guerre de l'indépendance avait fait un héros de drame. Par bonheur pour lui, après l'issue de la lutte, Rodolphe, de Gortz s'était séparé de la bande du compromettant «betyar», et il fit sagement, car l'ancien brigand, redevenu chef de voleurs, finit par tomber entre les mains de la police, qui se contenta de l'enfermer dans la prison de SzamosUyvar. Néanmoins, une version fut généralement admise chez les gens du comitat : à savoir que le baron Rodolphe avait été tué pendant une rencontre de Rosza Sandor avec les douaniers de la frontière. Il n'en était rien, bien que le baron de Gortz ne se fût jamais remontré au burg depuis cette époque, et que sa mort ne fit doute pour personne. »

Mêlée [BON] Escrime [EXC] Tir [BON] Aisance sociale [BON] Relation [FAI] Charisme [BON] Santé : 5

Docteur Orfanik le savant fou et espion de Bismarck

« Orfanik était de taille moyenne, maigre, chétif, étique, avec une de ces figures pâles que, dans l'ancien langage, on qualifiait de « chiches-faces ». Signe particulier, il portait une œillère noire sur son œil droit qu'il avait dû perdre dans quelque expérience de physique ou de chimie, et, sur son nez, une paire d'épaisses lunettes dont l'unique verre de myope servait à son œil gauche, allumé d'un regard verdâtre. Pendant ses promenades solitaires, il gesticulait, comme s'il eût causé avec quelque être invisible qui l'écoutait sans jamais lui répondre. »

Orfanik est l'un des plus grand scientifiques travaillant pour Bismarck, mais son esprit déjanté l'oblige à sortir de son laboratoire.

Attraction [FAI] Charisme [FAI] Bricolage [EXC] Instruction [EXP] Santé : 5

Abraham (Bram) Stocker l'écrivain

Bram Stocker est né en 1847, à Dublin, dans la famille d'un modeste fonctionnaire. Il était de santé précaire et eut une enfance difficile. Ses études terminées, il se lança dans le journalisme et devint éditeur d'un journal du soir, essayiste, critique dramatique. En 1871, l'idée lui vint d'écrire Dracula, pour lequel il entreprit de nombreuses recherches dans l'histoire et les traditions ésotériques. Publiée en 1897 et représentée au théâtre la même année, son œuvre eut un certain succès. Bram Stocker est mort à Londres en 1912.

Dans le monde de Falkenstein, Bram Stocker est reporter pour le Times et écrit une série d'article sur le surnaturelle en Hongrie.

Connaissance des morts vivants [BON] Charisme [BON] Discrétion [FAI] Instruction [EXP] Santé : 5

Koltz le biro

« Le biro, maître Koltz, était un petit homme de cinquante-cinq à soixante ans, Roumain d'origine, les cheveux ras et grisonnants, la moustache noire encore, les yeux plus doux que vifs. Solidement bâti comme un montagnard, il portait le vaste feutre sur la tête, la haute ceinture à boucle historiée sur le ventre, la veste sans manches sur le torse, la culotte courte et demi-bouffante, engagée dans les hautes bottes de cuir. Plutôt maire que juge, bien que ses fonctions l'obligeassent à intervenir dans les multiples difficultés de voisin à voisin, il s'occupait surtout d'administrer son village autoritairement et non sans quelque agrément pour sa bourse. En effet, toutes les transactions, achats ou ventes, étaient frappées d'un droit à son profit sans parler de la taxe de péage que les étrangers, touristes ou trafiquants, s'empressaient de verser dans sa poche. »

Sorcellerie [FAI] Finance [BON] Instruction [FAI] Commandement [BON] Santé : 5

Hermod le magister

« Le magister Hermod était un gros homme à lunettes, cinquante-cinq ans, ayant toujours entre les dents le tuyau courbé de sa pipe à fourneau de porcelaine, cheveux rares et ébouriffés sur un crâne aplati, face glabre avec un tic de la joue gauche. Sa grande affaire était de tailler les plumes de ses élèves, auxquels il interdisait l'usage des plumes de fer par principe. Aussi, comme il en allongeait les becs avec son vieux canif bien aiguisé! Avec quelle précision, et en clignant de l'œil, il donnait le coup final pour en trancher la pointe! Mais le magister Hermod n'est capable d'enseigner que ce qu'il sait, c'est-à-dire un peu à lire, un peu à écrire, un peu à compter. Son instruction personnelle ne va pas au-delà. En fait de science, d'histoire, de géographie, de littérature, il ne connaît que les chants populaires et les légendes du pays environnant. Là-dessus, sa mémoire le sert avec une rare abondance. Il est très fort en matière de fantastique, et les quelques écoliers du village tirent grand profit de ses leçons. »

Sorcellerie [FAI] Instruction [FAI] Perception [BON] Santé : 5

Frik le berger

« Frik du village de Werst, ainsi se nommait ce rustique pâtour, aussi mal tenu de sa personne que ses bêtes, bon à loger dans cette sordide crapaudière, bâtie à l'entrée du village, où ses moutons et

ses porcs vivaient dans une révoltante prouacrerie seul mot emprunté de la vieille langue qui convienne aux pouilleuses bergeries du comitat. A quel type se raccorderait le berger Frik ? Etait-ce un descendant dégénéré des anciens Daces ? Il eût été malaisé de se prononcer, à voir sa chevelure en désordre, sa face mâchurée, sa barbe en broussaille, ses sourcils épais comme deux brosses à crins rougeâtres, ses yeux, entre le vert et le bleu, et dont le larmier humide était circonscrit du cercle sénile. C'est qu'il est âgé de soixante-cinq ans il y a lieu de le croire du moins. Mais il est grand, sec, droit sous son sayon jaunâtre moins poilu que sa poitrine, et un peintre ne dédaignerait pas d'en saisir la silhouette, lorsque, coiffé d'un chapeau de sparterie, vrai: bouchon de paille, il s'accote sur son bâton à bec de corbin, aussi immobile qu'un roc.

Lorsqu'on prend un berger par son côté idéal, l'imagination en fait volontiers un être rêveur et contemplatif ; il s'entretient avec les planètes ; il confère avec les étoiles ; il lit dans le ciel. Au vrai, c'est généralement une brute ignorante et bouchée. Pourtant la crédulité publique lui attribue aisément le don du surnaturel ; il possède des maléfices ; suivant son humeur, il conjure les sorts ou les jette aux gens et aux bêtes - ce qui est tout un dans ce cas ; il vend des poudres sympathiques ; on lui achète des philtres et des formules. Ne va-t-il pas jusqu'à rendre les sillons stériles, en y lançant des pierres enchantées, et les brebis infécondes rien qu'en les regardant de l'œil gauche ? Ces superstitions sont de tous les temps et de tous les pays. Même au milieu des campagnes plus civilisées, on ne passe pas devant un berger, sans lui adresser quelque parole amicale, quelque bonjour significatif, en le saluant du nom de « pasteur » auquel il tient. Un coup de chapeau, cela permet d'échapper aux malignes influences, et sur les chemins de la Transylvanie, on ne s'y épargne pas plus qu'ailleurs. Frik était regardé comme un sorcier ; un évocateur d'apparitions fantastiques. A entendre celui-ci, les vampires et les stryges lui obéissaient ; à en croire, celui-là, on ; le rencontrait, au déclin de la lune, par les nuits sombres, " : comme on voit en d'autres contrées le grand bissexte, achevalé sur la vanne des moulins, causant avec les loups", ou rêvant aux étoiles. Frik laissait dire, y trouvant profit. Il vendait des charmes et des contre-charmes. Mais, observation à noter, il était lui-même aussi crédule que sa clientèle, et s'il ne croyait pas à ses propres sortilèges, du moins ajoutait-il foi aux légendes qui couraient les pays. »

Sorcellerie [FAI] Instruction [FAI] Perception [EXC] Physique [BON] Santé : 6

Marietta la fiancée

« Veuf depuis une dizaine d'années, il (maître Koltz) avait une fille, la belle Miriota, très admirée de Werst jusqu'à Vulkan et même au-delà. Elle aurait pu s'appeler d'un de ces bizarres noms païens, Florica, Daïna, Dauritia, qui sont fort en honneur ! dans les familles valaques. Non ! c'était Miriota, c'est-à-dire « petite brebis ». Mais elle avait grandi, la petite brebis. C'était maintenant une gracieuse fille de vingt ans, blonde avec des yeux bruns, d'un regard très doux, charmante de traits et d'une agréable tournure. En vérité, il y avait de sérieuses raisons pour qu'elle parût on ne peut plus séduisante avec sa chemisette brodée de fil rouge au collet, aux poignets et aux épaules, sa jupe serrée par une ceinture à fermoirs d'argent, son « catrinza », double tablier à raies bleues et rouges, noué à sa taille, ses petites bottes en cuir jaune, le léger mouchoir jeté sur sa tête, le flottement de ses longs cheveux dont la natte est ornée d'un ruban ou d'une piécette de métal. Oui ! une belle fille, Miriota Koltz, et -ce qui ne gêne rien -riche pour ce village perdu au fond des Carpathes. Bonne ménagère?... Sans doute, puisqu'elle dirige intelligemment la maison de son père. Instruite ?... Dame ! à l'école du magister Hermod, elle a appris à lire, à écrire, à calculer ; et elle calcule, écrit, lit correctement, mais elle n'a pas été poussée plus loin -et pour cause. En revanche, on ne lui en remontrerait pas sur tout ce qui tient aux fables et aux sagas transylvaines. Elle en sait autant que son maître. Elle connaît la légende de Leany-Kô, le Rocher de la Vierge, où une jeune princesse quelque peu fantastique échappe aux poursuites des Tartares ; la légende de la grotte du Dragon, dans la vallée de la « Montée du Roi » ; la légende de la forteresse de Deva, qui fut construite « au temps des Fées » ; la légende de la Detunata, la « Frappée du tonnerre », cette célèbre montagne basaltique, semblable à un gigantesque violon de pierre, et dont le diable joue pendant les nuits d'orage ; la légende du Retezat avec sa cime rasée par une sorcière ; la légende du défilé de Thorda, que fendit d'un grand coup l'épée de saint Ladislas. Nous avouons que

Miriota ajoutait foi à toutes ces fictions, mais ce n'en était pas moins une charmante et aimable fille. »

Sorcellerie [FAI] Charisme [BON] Attraction [EXC] Courage [FAI] Santé : 4

Nick Deck le forestier

« Un beau type de Roumain, ce Nicolas ou plutôt Nic Deck : vingt-cinq ans, haute taille, constitution vigoureuse, tête fièrement portée, chevelure noire que recouvre le kolpak blanc, regard franc, attitude dégagée sous sa veste de peau d'agneau brodée aux coutures, bien campé sur ses jambes fines, des jambes de cerf, un air de résolution dans sa démarche et ses gestes. Il était forestier de son état, c'est-à-dire presque autant militaire que civil. Comme il possédait quelques cultures dans les environs de Werst, il plaisait au père (Koltz), et comme il se présentait en gars aimable et de fière tournure, il ne déplaisait point à la fille qu'il n'aurait pas fallu lui disputer ni même regarder de trop près. »

Sorcellerie [FAI] Physique [BON] Tir [BON] Courage [EXC] Perception [BON] Santé : 8

Patak le médecin

« Comment, il y avait un médecin à Werst, et le village était encore à croire aux choses surnaturelles ? Oui, mais il est nécessaire de s'entendre sur le titre qui prenait le médecin Patak, comme on l'a fait pour le titre que prenait le juge Koltz. Patak, petit homme, à gaster proéminent, gros et court : âgé de quarante-cinq ans, faisait très ostensiblement de la médecine courante à Werst et dans les environs. Avec son aplomb imperturbable, sa faconde étourdissante, il inspirait non moins de confiance que le berger Frik, ce qui n'est pas peu dire. Il vendait des consultations et des drogues, mais si inoffensives qu'elles n'empiraient pas les bobos de ses clients, qui eussent guéri d'eux-mêmes. D'ailleurs, on se porte bien au col de Vulkan ; l'air y est de première qualité, les maladies épidémiques y sont inconnues, et si l'on y meurt, c'est parce qu'il faut mourir, même dans ce coin privilégié de la Transylvanie. Quant au docteur Patak oui ! on disait docteur ! -, quoiqu'il fût accepté comme tel, il n'avait aucune instruction, ni en médecine, ni en pharmacie, ni en rien. C'était simplement un ancien infirmier de la quarantaine, dont le rôle consistait à surveiller les voyageurs retenus sur la frontière pour la patente de santé. Rien de plus. Cela, paraît-il, suffisait à la population peu difficile de Werst. Il faut ajouter ce qui ne saurait surprendre que le docteur Patak était un esprit fort, comme il convient à quiconque s'occupe de soigner ses semblables. Aussi n'admettait-il aucune des superstitions qui ont cours dans la région des Carpathes, pas même celles qui concernaient le burg. Il en riait, il en plaisantait. Et, lorsqu'on disait devant lui que personne n'avait osé s'approcher du château depuis un temps immémorial : « Il ne faudrait pas me défier d'aller rendre visite à votre vieille cassine ! » répétait-il à qui voulait l'entendre. Mais, comme on ne l'en défiait pas, comme on se gardait même de l'en défier, le docteur Patak n'y était point, allé, et, la crédulité aidant, le château des Carpathes était toujours enveloppé d'un impénétrable mystère. »

Sorcellerie [FAI] Courage [FAI] Mêlée [BON] Délire en revenant du château [EXP] Santé : 5

Les Roumains

Fiers habitants des Carpathes, ils accomplissent les basses besognes du Baron de Gortz qui les cantonne au col de Vulkan.

Mêlée [EXC] Lancé de couteau [EXC] Physique [BON] Santé : 6

Les gardes du corps de Ludwig II

Escrime [EXC] Tir [Bon] Physique [BON] Courage [BON] Santé : 6

Ndr : il n'est d'ailleurs pas impossible que Ludwig II soit accompagné du Capitaine Thomas Olam ou de Marianne...